

Cet inconnu si familier

Déjà honoré par le prix Médicis en 1983 pour *Cherokee* et le prix Goncourt en 1999 pour *Je m'en vais*, Jean Echenoz s'est vu décerner en octobre le prix François-Mauriac pour *Ravel*. Ce roman qui retrace les dix dernières années de la vie du compositeur français Maurice Ravel opère une véritable révolution dans l'œuvre de l'écrivain. Plus qu'une biographie ou qu'un récit à valeur historique, une expérience vertigineuse dans l'âme d'un artiste dont on sait si peu.



Dans cette espèce de règle, je ne voulais pas inventer de dialogues : tous les moments parlés sont « extraits » de sa correspondance ou des conférences données de son vivant.

« C'était comme un petit chemin de crêtes à tenir ; parfois déséquilibrant, entre la réalité biographique de sa vie - possible, vraisemblable - et l'interdit que je m'étais fixé par rapport au fictif. »

En Amérique, Ravel croise Gershwin, comme un saisissant résumé de la modernité musicale du XX^e siècle. Si ce roman était du jazz, qui serait son interprète ? Bill Evans pour l'économie ? Oscar Peterson ? Thelonious Monk pour les ruptures ? Herbie Hancock ?

Indéniablement, Bill Evans. Mes deux pianistes jazz préférés sont Evans et Monk. D'ailleurs, le premier doit beaucoup à la musique européenne du début du siècle et certainement à Ravel ; bien plus que Monk. L'interprétation du thème de Gershwin, *I love you Porgy*, par Bill Evans m'a toujours énormément touché. Néanmoins, c'est Ravel que j'écoutais beaucoup pendant l'écriture.

Le contraste est frappant entre sa stature de « grand musicien » et son grand vide affectif et intérieur...

Là, on touche le caractère double du personnage. Sa vie mondaine, son dandysme (le soin porté à son apparence, sa toilette, sa garde-robe). Puis, quand on se rend à Monfort-L'Amaury, on est frappé par la vie qu'il s'est construite. En outre, il y a toutes ces « hypothèses » sur sa vie amoureuse et sentimentale. Tout cela m'a conduit vers ce projet : un personnage tout à la fois public et extrêmement mystérieux. Pour toutes ces raisons, ce fut mon livre le plus difficile à écrire. C'est un traitement qui ne m'est pas familier. À deux reprises, j'ai abandonné cette contradiction mais elle est finalement revenue me chercher.

À la lecture, on a le sentiment que le fameux concerto pour main gauche précipite sa chute...

Je ne crois pas. La maladie de Ravel a toujours été une énigme. L'accident de taxi provoque et accélère la dégénérescence. Selon certains psychiatres américains, *Le Bolero* était déjà un indice de sa maladie. À mes yeux, c'est une ineptie totale. Ce qui est sûr c'est que ce concerto constitue un extraordinaire scénario : la trahison du compositeur par son interprète, l'infirmité de l'un par rapport à la dégénérescence de l'autre, la dénégation de Marguerite Long...

Selon la légende, Ravel composa Ronsard à son âme pour la main gauche afin de pouvoir continuer à fumer ses Gauloises de la main droite. En va-t-il de même pour l'écrivain ?

C'est révélateur de l'homme : cette alliance de la distance et de l'implication extrême, composer une pièce avec désinvolture pour continuer de fumer. Pour ma part, écrire est un travail physique. Une activité quotidienne, matérielle et contraignante. C'est une nécessité de tous les matins et j'aime ça. Le tabac est plutôt une distraction.

Curieusement, Ravel a presque un goût « modianesque » : concision, brièveté, luxe du détail, atmosphères, topographies et noms symboles d'une époque... Cette saveur vous surprend-elle ?

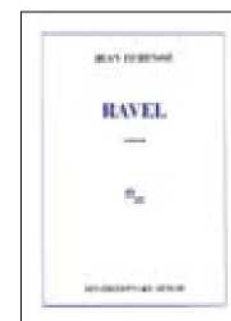
Jamais je n'avais songé à un tel rapport avec ce livre. Je ne connais pas personnellement Modiano mais considère *Un pedigree* comme l'un des plus beaux livres français de ces dernières années. De même que *Dora Bruder*. En ce moment, au bout d'une dizaine de romans, je suis en lassitude de la fiction. Je tiens à garder ma position de romancier tout en essayant de l'appliquer à des réalités très diverses. Je nourris une attirance vers d'autres terrains jusqu'à présent peu explorés. Mais cette lassitude est peut-être momentanée...

Ravel aurait-il pu s'intituler *Je m'en vais* ?

Oui. C'est l'histoire d'un abandon, d'un éloignement au monde mais ce n'est pas seulement ça. Juste la fin. Son installation, en 1923, à Monfort-L'Amaury est déjà une façon de quitter Paris et ses mondanités. Un premier retrait. Puis avec la maladie, vient celui à la vie. Effectivement, ça aurait pu s'appeler ainsi mais le titre était déjà pris.

[propos recueillis par Marc Bertin]

Jean Echenoz, *Ravel*, Les Editions de Minuit



À l'inverse des biographies anglo-saxonnes, Ravel condense dix années en 120 pages. Une espèce de fulgurance. Était-ce une recherche de l'humeur plutôt que de l'histoire d'un personnage ayant réellement vécu ?

Au départ, il ne s'agissait pas de ce projet-là. Je m'étais posé une question très arbitraire : est-ce que Maurice Ravel et Valéry Larbaud s'étaient éventuellement rencontrés ? Certaines choses étaient communes, et puis ces œuvres m'intéressaient. J'ai donc mené des recherches dans le sens de cette hypothèse mais elles n'aboutissaient pas alors que la proximité avec Ravel s'établissait. Son parcours m'a impressionné. D'autres éléments aussi sont entrés en jeu comme sa demeure, à Monfort-L'Amaury, que j'ai plusieurs fois visitée. J'ai essayé de trouver tout ce qu'il existait sur Ravel car avant de m'y intéresser, j'en savais très peu. Or, plus j'en savais et plus ma connaissance progressait, plus il s'éloignait. C'est un personnage plein de surprises. Une émotion par rapport à lui est née, en écho à sa musique et au rapport qu'elle provoquait en moi. C'est une musique que j'écoute

depuis l'enfance comme celle de Stravinsky. Mon sentiment a toujours été double à son endroit : inconnu et immédiatement familier.

Ravel ne serait-ce pas un récit qui emprunterait le minimum à la vérité - historique notamment - pour mieux dérouler un parcours presque métaphysique ?

La dimension solitaire du personnage m'intéressait. Cependant, la situation était compliquée pour moi : le suivre dans la réalité de sa vie en m'autorisant des éléments de fiction mais pas du tout intrusifs. C'était comme un petit chemin de crêtes à tenir ; parfois déséquilibrant, entre la réalité biographique de sa vie - possible, vraisemblable - et l'interdit que je m'étais fixé par rapport au fictif. La seconde moitié du roman le suit d'assez près. Le voyage aux États-Unis est ainsi une part de fiction construite sur du réel. La rencontre avec Joseph Conrad, elle, est une construction sur deux hypothétiques situations de rencontre. L'équilibre à tenir a été plus compliqué que d'habitude car il s'agissait d'un personnage réel. Toutefois, le traitement a été analogue aux personnages fictifs de mes précédents romans.

Le Prix François-Mauriac

Créé en 1985 par le Conseil régional d'Aquitaine, le Prix François-Mauriac récompensait initialement des auteurs originaires de l'Aquitaine ou des ouvrages traitant de thèmes relatifs à la région. En 2002, à l'occasion du 50^{ème} anniversaire du Prix Nobel et sous l'impulsion de Bernard Cocola (alors président du Centre François Mauriac), l'institution relance le Prix François-Mauriac. En référence à l'engagement de l'écrivain, ce prix littéraire élargit sa vocation puisque le jury retient désormais l'ouvrage d'un écrivain de langue française dont la teneur, quel que soit le genre, manifeste un engagement de l'auteur dans son siècle et qui est évocateur de la société de son temps. Fixé à la mi-octobre (Mauriac est né le 11 octobre 1885), il est doté de 8000 euros. Depuis sa relance, il a été attribué à Abdelwahab Meddeb (2002), Jean-Marie Rouart (2003), Régis Debray (2004) et Pierre Daix (2005).